

468 HISTOIRE DE LA CONQUESTE, &c:  
gueur, en faisant main basse sur ces fuyards; parce qu'il étoit important de les dissiper, en sorte qu'ils n'eussent plus la hardiesse de se rassembler: & la colere s'accordoit en cela avec les mouvemens de la prudence, & les regles de la guerre. Cortez eut quelques blesez parmi ses troupes; & il en mourut deux ou trois à Tlascala. Il reçut luy-même un coup de pierre à la tête, si violent, qu'il perça son casque, & luy offensa le cerveau, par une contusion dont il guérit avec peine. Il laissa aux Soldats tout le butin, qui fut considerable; parce que les Mexicains avoient apporté en cette rencontre, tous les joiaux & les ajustemens dont ils pretendoient orner leur triomphe. L'Histoire dit qu'ils perdirent vingt mille hommes en ce combat, & elle enfle toujours le nombre des morts en de pareilles occasions: cependant, quiconque sera persuadé que l'armée des ennemis alloit à deux cens mille combatans, trouvera moins de disproportion à ce qu'on a rapporté touchant le nombre des morts.

Tous les Auteurs, & les Etrangers mêmes, parlent de cette victoire, comme d'une des plus grandes que l'on ait remportez en l'une & en l'autre Amerique; & s'il étoit constant que saint Jacques eût combatu visiblement en faveur des Espagnols, ainsi que plusieurs prisonniers l'assûroient, la sanglante défaite de ces Barbares seroit moins surprenante, & paroîtroit moins exagérée: quoyqu'à dire la verité, il ne soit pas nécessaire d'avoir recours à un miracle sensible, en une rencontre où la main de Dieu s'est déclarée par des témoignages si éclatans; puisqu'il s'est réservé particulièrement le succès des batailles, en se nommant luy-même le Seigneur des armées: afin que les hommes apprissent qu'ils doivent reconnoître & attendre les victoires de la disposition de ses arrêts souverains, sans faire aucun fond sur la grandeur de leurs forces; parce qu'il sçait châtier l'injustice, en assistant les plus foibles: & encore sans prendre trop de confiance en leur bon droit; parce qu'il luy plaît quelque fois de corriger ceux qu'il aime, en mettant le fouet entre les mains des personnes qu'il n'aime pas.

*Fin du quatrième Livre.*

ii n n i i



HISTOIRE  
DE LA  
CONQUESTE  
DU  
MEXIQUE  
OU  
DE LA NOUVELLE  
ESPAGNE.  
LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

*L'armée entre dans la Province de Tlascala, & va loger à Qualipar. Les Caciques & les Senateurs envoient visiter Cortez. On celebre l'entrée des Espagnols par des fêtes publiques; & on est assuré de l'affection de ces Peuples, par de nouvelles preuves.*



CORTÈZ rassembla ses troupes, que l'ardeur du pillage avoit fait écarter; & il les remit en ordre de bataille dans leurs premiers postes: après quoy on continua la marche, non sans quelque soupçon que les ennemis ne revinssent charger l'arrière-garde, parce qu'on en découvroit toujours quelques troupes

N n n i i j



au haut des montagnes. Neanmoins, comme on ne pouvoit sortir ce jour-là du País ennemi, & qu'on étoit pressé par le besoin de penser les bleffez, le General fit alte à quelques maisons écartées, où l'armée passa la nuit avec peu d'assurance. Au point du jour, elle reprit sa route, sans aucun obstacle; les plaines voisines ne laissant pas lieu de craindre aucune embuscade, quoyqu'on reconnut encore que ce País étoit ennemi, à ces cris & à ces menaces éloignées dont ils sembloient donner congé aux Espagnols, qu'ils ne pouvoient arrêter.

On découvrit bien-tôt les bornes de la Province de Tlascalala, que l'on connoît encore aujourd'hui aux ruines de cette admirable muraille que ses anciens Habitans avoient élevée, à dessein de défendre les frontieres de leurs Provinces, en joignant par cet ouvrage les montagnes qui luy servent de bornes, en tous les endroits où elles laissoient quelques ouvertures. Toute l'armée celebra par des acclamations l'entrée qu'elle fit sur les terres de cette Republique: les Tlascalteques baisoient le terrain, comme des enfans desolez qui reviennent entre les bras de leur mere; & les Espagnols rendoient grâces au Ciel, par de tres-humbles prieres, de la faveur qu'il leur accordoit de respirer en liberté, après tant de fatigues. Ils allerent tous se mettre en possession de cette heureuse tranquillité, autour d'une fontaine, où ils se coucherent, & dont les eaux acquirent en cette rencontre la reputation de santé & de delicatesse, par les loüanges qu'elles reçurent des Espagnols, & que les Auteurs n'ont pas oubliées; soit que le besoin redoublât le plaisir du rafraîchissement, ou que le repos, qui n'étoit troublé d'aucune crainte, luy donnât cet agrément.

Le General prit ce moment, pour représenter familièrement à ses Soldats, combien il leur importoit de conserver l'amitié du Peuple de Tlascalala, par leur modestie, & par leur reconnoissance: qu'ainsi ils devoient considerer dans la Ville capitale, la plainte du moindre Habitant, comme un peril qui les menaçoit tous. Après quoy il resolut de faire quelque séjour en chemin, afin de prendre langue, & de préparer leur entrée à Tlascalala, suivant les mesures qu'on prendroit avec le Senat. L'armée alla donc sur le midi, loger à Gua-

lpar, grosse Bourgade, dont les Habitans vinrent la recevoir, avec toutes les démonstrations de leur bonne volonté, en offrant aux Espagnols leurs maisons, & tout ce qui leur étoit nécessaire, de si bon cœur, que ceux-mêmes qui avoient conçu quelques soupçons, reconnurent qu'il ne pouvoit y avoir aucun artifice en la sincerité de leur procedé. Cortez reçut leurs offres, & établit son quartier, avec toutes les précautions nécessaires pour ne pas échoüer contre une fausse confiance.

Son premier soin fut d'informer les Senateurs de Tlascalala, de sa retraite & de ses aventures, par deux Tlascalteques qu'il dépêcha: & quoyqu'il crut les prévenir par cet avis, la renommée de sa victoire les en avoit déjà instruits; en sorte qu'au même-tems que ses Envoiez partoient, il vid arriver de la part de la Republique, son cher ami Magiscatzin, Xicotencal l'aveugle, son fils, & quelques autres Senateurs. Magiscatzin s'avançant le premier, vint embrasser le General; & après l'avoir salué, il se retira de quelques pas, pour le regarder, & satisfaire son admiration, comme un homme qui avoit de la peine à se persuader qu'il jouît encore du plaisir de voir Cortez vivant. Cependant l'aveugle Xicotencal arriva, tendant les mains, où le son de la voix le conduisoit; & son affection se declara encore plus tendrement, puisqu'après s'être assuré par l'attouchement, sa joie s'expliqua par une grande abondance de larmes, l'unique marque dont ses yeux pouvoient faire éclater ses sentimens. Les autres vinrent après cela saluer le General, & feliciter les Capitaines & les Soldats qu'ils connoissoient: mais entre la sincerité de ces caresses, le jeune Xicotencal, par une fâcheuse distinction, laissa remarquer en son procedé, quelque chose de farouche, ou au moins de trop fier: & quoyqu'on l'attribuât alors à la dureté d'un homme élevé parmi les armes, on s'éclaircit bientôt que son cœur conservoit encore la défiance d'un ami reconcilié, ou son orgueil les remords d'un vaincu. Le General se retira avec les Senateurs, & trouva en leur conversation tous les égards de bien-seance & d'honnêteté qu'il auroit pu souhaiter en des gens de la dernière politesse. Ils luy dirent qu'ils avoient déjà assemblé leurs troupes, à dessein de marcher à son secours, contre leurs communs ennemis; & qu'ils



avoient trente mille hommes prêts à rompre tous les obstacles qui s'opposoient à sa marche. Ils luy témoignèrent une extrême douleur de sa blessure, qu'ils regardoient comme le sacrilege attentat d'un guerre seditieuse. Ils regretterent la perte des Espagnols, particulièrement celle de Jean Velasquez de Leon, que son mérite, qu'ils avoient sçû remarquer, leur faisoit aimer. Ils detesterent la barbare perfidie des Mexicains; & enfin ils offrirent au General de l'assister à s'en venger, avec tout le gros de leurs milices, & de celles de leurs alliez: ajoutant, afin d'appuier leurs offres, qu'ils n'étoient pas seulement amis des Espagnols, mais encore Vassaux de leur Prince; & que ces deux motifs les engageoient à recevoir les ordres de son Ministre, & à mourir auprès de luy. Les Senateurs conclurent leur discours par cette delicatesse du point d'honneur, où, en distinguant entre la qualité d'amis & de Vassaux, ils marquoient que leur inclination faisoit en eux le même effet, que la fidelité & le devoir.

Cortez répondit à leurs offres & à leurs propositions, avec beaucoup d'honnêteté; & cette conversation luy justifia non seulement la continuation de la bonne volonté de ces Peuples en toute sa vigueur, mais encore le redoublement de leur estime pour les Espagnols. La perte qu'ils avoient faite en sortant de Mexique, passoit pour un de ces accidens ordinaires à la guerre, & étoit entièrement effacée par la victoire d'Otumba, qu'on admiroit à Tlascala, comme un prodige de valeur, & qui donnoit un pompeux relief à toute leur retraite. Les Senateurs proposerent à Cortez, de passer incessamment à la Ville, où le logement de ses troupes étoit déjà préparé: néanmoins ils convinrent aisément d'accorder quelques jours de repos aux Soldats; parce qu'ils souhaitoient de leur part, de faire les preparatifs d'une entrée la plus magnifique qu'il leur seroit possible, & de la maniere dont ils avoient accoutumé de célébrer le triomphe de leurs Generaux.

Les Espagnols furent trois jours à Gualipar, assistez librement de toute sorte de rafraichissemens, aux dépens de la Republique; & d'abord que les blesez se trouverent en meilleur état, on en donna avis à Tlascala, & on se prepara à marcher. Les Officiers & les Soldats se parerent le mieux qu'ils pûrent pour l'entrée, en se servant des bijoux & des plumes

plumes des Mexicains; ces marques exterieures donnant un nouvel éclat à leur victoire, puisqu'il y a des rencontres où l'ostentation augmente le prix des choses, & où l'on peche par une modestie hors de saison. Les Caciques & les Ministres en corps vinrent au-devant des Espagnols, avec tous leurs ornemens, & un nombreux cortege de leurs parens. Les chemins étoient couverts d'une multitude de Peuple, qui faisoit entendre par tout des applaudissemens & des acclamations, où la gloire des Espagnols vainqueurs étoit relevée par les opprobres contre les Mexicains. A l'entrée de la Ville, les timbales, les flûtes, & les cors separez en differens chœurs, qui se répondoient alternativement, firent une salve bruiante, mais assez agreable; & ces instrumens guerriers entonnoient par tout des airs pacifiques. Enfin, après que le logement de l'armée fut établi dans toutes les formes, le General, après un peu de résistance, alla prendre le sien chez Magiscatzin, en cedant aux instances qu'il luy en fit, afin de conserver son estime. La même raison engagea Pierre d'Alvarado à loger chez l'aveugle Xicotencal: & quoyque les autres Caciques voulussent regaler aussi chez eux ce qui restoit de Capitaines, ils s'en excuserent civilement; parce qu'il ne falloit pas que le quartier & le corps-de-garde demeurassent sans chefs. Les Espagnols entrerent en cette Ville au mois de Juillet de l'année 1520. quoyqu'on rencontre encore sur ce sujet quelque diversité dans les Relations: mais nous réservons les discussions, lorsque la contrariété donne atteinte au fond des evenemens, où le plus ou le moins peuvent faire une erreur considerable.

Le même soir on commença les fêtes du triomphe, qui furent continuées durant plusieurs jours, où les Indiens appliquèrent tout ce qu'ils avoient d'adresse & d'agilité, à divertir leurs hôtes, & à célébrer leur victoire; sans excepter les Nobles, & ceux-mêmes qui avoient perdu leurs parens, ou leurs amis aux combats; soit qu'ils ne voulussent point laisser de prendre part à la joie publique; ou que cette Nation belliqueuse crut qu'il n'étoit point permis de plaindre la destinée de ceux qui mouroient à la guerre. On voioit tous les jours des défis, à qui emporteroit le prix destiné aux plus beaux coups de fleches: d'autres combattoient au saut, ou à la



course. Le soir étoit destiné aux danseurs de corde, ou voltigeurs, qui tâchoient de se surpasser l'un l'autre, par les tours de corde les plus perilleux : à quoy ils donnoient une application particuliere, & où l'esprit du spectateur, toujours suspendu par une espece de crainte, perd une partie du plaisir.

Cependant la fin de tous ces spectacles étoit toujours égaiée par le bal. On appelle ainsi de certaines danses, où il entroit de l'invention & du déguisement, où le Peuple s'abandonnoit à la joie, dont le bruit tumultueux sembloit néanmoins se charger de faire les derniers honneurs de la victoire, à l'envi des applaudissemens.

Cortez trouvoit en ce procedé, toute la franchise & la bonne correspondance dont il avoit flaté ses esperances : les Nobles signaloient leur amitié, & leur veneration pour sa personne ; autant que le Peuple luy témoignoit de passion & de respect. Il paroissoit tres-sensible, & tres-reconnoissant à leur affection ; & il celebrait leurs exercices, en caressant les uns, & honorant les autres, avec autant de confiance, que de satisfaction. Les Capitaines luy aidoyent à gagner les esprits, par des manieres agreables, & des presens ; & jusques aux moindres Soldats, chacun tâchoit à se faire aimer, en faisant part aux Tlascalteques, des dépouilles qu'ils avoient conquises : mais au même tems que cet état heureux étoit, pour ainsi dire, en sa plus agreable saison, un grand chagrin vint en troubler le cours. La blessure du General avoit été mal pensée : & l'exercice trop violent qu'il s'étoit donné, porta au cerveau une inflammation vehemente, suivie d'une fièvre, qui abatit entierement ses forces, & le reduisit bien-tôt aux termes de faire tout craindre pour sa vie.

Les Espagnols sentirent ce cruel contre-tems, comme une menace adressée à leur fortune & à leurs vies : mais la consternation des Indiens fut d'autant plus remarquable, qu'elle étoit moins attenduë. A peine eurent-ils appris la maladie du General, qu'ils cesserent toutes les réjouissances, & passerent à l'autre extrémité de la tristesse & de la desolation. Les Nobles accablés de chagrin, venoient à tous momens, s'informer de la santé du *Teule*, qui est, ainsi qu'on l'a dit, le nom qu'ils donnent aux Heros, qu'ils ne considerent gueres moins que

leurs Dieux. Le Peuple venoit en foule plaindre sa perte, avec tant d'emportement, qu'on fut obligé de tromper ces officieux importuns, par des esperances de la santé prochaine du General, afin de les faire retirer ; de crainte que leurs plaintes & leurs cris n'offensassent l'imagination du malade. Le Senat fit appeller aussi-tôt les plus habiles Medecins de la Province, dont toute la science consistoit en la connoissance & au choix des simples utiles à la Medecine, qu'ils appliquoyent avec un discernement admirable de leurs vertus & de leurs effets, en changeant le remede suivant l'état & les accidens de la maladie. Aussi Cortez ne dut sa guérison qu'à leur seule industrie ; car en usant d'abord de quelques simples doux & benins, pour ôter l'inflammation, & appaiser les douleurs qui causoyent la fièvre, ils passerent par degrez à ceux qui faisoient mourir, & ensuite fermer les plaies, avec tant de justesse & de bonheur, qu'en peu de tems ils le remirent en une parfaite santé. Que les Medecins Rationnels se moquent maintenant des Empiriques ; il est néanmoins constant que tout leur art en commun, ne doit son origine qu'à l'expérience ; & qu'en un País où l'on ignoroit cette Philosophie qui se pique de rechercher les causes par les effets, on fut trop heureux de rencontrer un si grand progres de connoissances, fondées sur les enseignemens de la Nature même. La nouvelle de ce bonheur fut celebrée par de nouvelles fêtes. Cortez reconnut encore davantage à cette épreuve, l'affection des Tlascalteques : & du moment qu'il eut la tête libre, il s'appliqua à faire un nouveau plan de ses grands desseins, en prenant des mesures pour éviter les inconveniens, & écarter les difficultez, dans ce contraste de raisons, où la prudence des grands hommes travaille quelque-fois beaucoup, pour s'ajuster aux mouvemens de leur cœur.

